

Études littéraires africaines

LAFERRIERE Dany, *J'écris comme je vis* (entretien avec Bernard Magnier), Genouilleux, La passe du vent, 2000, 199 pages

Edmond Mfaboum Mbiafu



Numéro 10, 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1041955ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1041955ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mfaboum Mbiafu, E. (2000). Compte rendu de [LAFERRIERE Dany, *J'écris comme je vis* (entretien avec Bernard Magnier), Genouilleux, La passe du vent, 2000, 199 pages]. *Études littéraires africaines*, (10), 83–86.
<https://doi.org/10.7202/1041955ar>

de la société guadeloupéenne. Il n'en est que plus perçant, elle qui a eu une expérience antillaise, européenne, américaine et africaine. À 63 ans Maryse Condé signe, avec *Célanire cou-coupé*, un roman qui réaffirme son immense talent.

■ Edmond MFABOUM MBIAFU

HAÏTI

■ LAFERRIERE DANY, *J'ÉCRIS COMME JE VIS* (ENTRETIEN AVEC BERNARD MAGNIER), GENOUILLEUX, LA PASSE DU VENT, 2000, 199 PAGES.

Il n'y a pas mieux que Dany Laferrière pour parler de l'œuvre de Dany Laferrière ; si on l'y aide. Le regard de l'homme qui affirme, sur son œuvre, à l'instar de Montaigne dans son avis au lecteur dans les *Essais*, qu'il est lui-même la matière de son livre, est à l'image d'une production singulière qui place son auteur en outsider attiré de la littérature, de quelque bord qu'on le classe.

Après dix livres publiés en quinze ans de carrière littéraire, du faussement sulfureux *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer* (1985) à *Le cri des oiseaux fous* (2000), Dany Laferrière fait une halte pour mesurer le chemin parcouru et surtout savourer le goût de la revanche de l'ancien éphémère journaliste devenu en pays d'exil ouvrier, débardeur et technicien de surface...

Au terme de ce que le dandy de la république des lettres (inutile de lui donner une patrie littéraire qui ait quelque frontière, qui l'attache à un quelconque champ constitué) nomme non sans équivoque son "autobiographie américaine", le livre d'entretien qu'il publie avec Bernard Magnier s'insère fort bien dans un ensemble marqué par une spontanéité trompeuse, invitant ni plus ni moins à la réflexion la plus fondamentale sur le statut de l'écrit qui prétend dire ou représenter un moi, une conscience.

D'emblée, il vaut de dire que ce qui définit le mieux Laferrière c'est la négation des étiquettes classificatoires qui opèrent dans le discours de la critique littéraire. Illustration :

"Bernard Magnier : *Bon, Dany Laferrière, es-tu un écrivain haïtien, québécois, canadien, caraïbéen, américain ou français ?*

Dany Laferrière : *Je suis du pays de mes lecteurs. Quand un Japonais me lit, je deviens un écrivain japonais.*" (9).

Placé en exergue de l'ouvrage, cet extrait résume bien la psychologie de l'auteur, né en Haïti en 1947, exilé au Québec depuis 1973 et vivant à Miami depuis 10 ans.

Même ceux qui goûtent mal la désinvolture de Laferrière résisteront difficilement à ces confessions de *J'écris comme je vis*, menées de main de maître par un interviewer, Bernard Magnier, qui a su accoucher l'esprit malicieux d'un Laferrière plus évanescent que jamais. Avec l'éclectisme de

la culture de Laferrière, son franc-parler parfois rugueux, sa familiarité avec tous les citoyens de la république des lettres, ce livre se donne comme un exercice de maïeutique où s'éclairent les multiples facettes d'un auteur qui dit se mettre à nu, mais dont l'intimité réelle résiste derrière la feuille de vigne du protocole qui discrimine les instances du récit.

De la technique d'écriture à la culture Nord-Américaine, de la famille de l'écrivain aux rapports entre vie écrite et vie réelle, en passant par les questions courues de l'identité, de l'exil, de l'école, de l'enfance, de la religion, de la langue et bien d'autres, l'échange entre Magnier et Laferrière se révèle très fertile.

Pour l'auteur du *Charme des après-midi sans fin*, ce qui compte, c'est le style, donc l'homme, donc les seuls paysages intérieurs :

"Tu dis que le pauvre, comme matériau de roman, n'est pas différent du riche, alors que représente pour toi l'engagement dans une cause?"

Pas grand-chose. Pour ma part, j'ai déjà une cause. Elle occupe tout mon esprit. C'est le style. Ou plutôt parvenir à l'absence de tout style. Aucune trace. Que le lecteur oublie les mots pour voir les choses. Une prise directe avec la vie. Sans intermédiaire. Voilà ma cause. Ce genre de truc peut te bouffer toute une vie, tu sais." (44) "Je bouffe l'univers pour chier du rythme. Je cherche le style partout." (104)

Le désir d'arriver, par cet exercice visant l'épuration comme but, à un degré zéro de l'écriture, à une écriture blanche, serait-elle due au fait que le Dany adolescent, avide de lecture tomba dans du Blanchot à 16 ans ? Il reste que par le refuge dans la banalité de personnages peu glorieux, l'installation dans la quasi-aridité d'un quotidien sans vague qui ne suscite que de l'immobilité, Dany Laferrière construit une œuvre qui enregistre la participation de sa famille, d'où la fronde des personnages familiaux outrés par les inexactitudes des récits de Dany, alias Vieux Os, ou Dany, ou Vieux.

Ceci est de conséquence : une question se discute, qui sera toujours d'actualité dans toute lecture critique d'un texte de fiction qui prétend puiser sa matière dans le vécu de l'auteur : l'identification, la distinction et le statut des instances narratives de l'auteur, du narrateur et du personnage. Les sujets d'école sont connus : le *Loti d'Azizyadé* de Pierre Loti, l'*Achel* de *Le lys et le flamboyant* d'Henri Lopes... Le jeu et les enjeux du "je" dans l'œuvre de Laferrière permettront de prolonger et d'enrichir la réflexion sur l'autographie. Dany Laferrière revendique la fonction auctoriale en donnant au passage des leçons de narratologie :

"J'ai toujours été comme Vieux Os, mais je peux être aussi Bouba, Il y a quelque chose sur quoi je n'insisterai jamais assez (de toute façon, les gens s'en foutent, leur idée est déjà faite là-dessus), c'est que le narrateur n'est pas forcément l'auteur. J'ai remarqué que, sur cette question assez banale pour ne pas dire usée, le lecteur le plus ordinaire (celui qui attend de l'auteur simplement une bonne histoire) n'est nullement différent du critique le plus sophistiqué. Les deux confondent le narrateur avec l'auteur. Ce n'est pas parce que l'a-

teur dit qu'il est le narrateur que c'est vrai. C'est peut-être souvent vrai, mais pas toujours. La frontière est vraiment mince, mais elle existe. Et cette fine ligne c'est la liberté de créer." (47)

En rappelant les attendus rigoureux d'un socinianisme de la critique littéraire quelquefois mis à mal par les ruses de l'auteur, Laferrière, qui dit s'être amusé à faire mourir le personnage de sa sœur quand la sœur réelle s'est montrée désagréable (54) dit en somme : Lecteurs, croyez le "mensonge crédible du romancier" (Roland Barthes). Lorsque se pose la question même très générale des conditions de production d'un texte, ce qui préoccupe Laferrière, c'est l'humeur du producteur de textes, son état d'esprit. "je suis le contraire du professionnel" (12) affirme-t-il. Homme nourri aux mamelles européennes et américaines de la culture, ses influences sont celles de la Weltliteratur : Montaigne, Gombrowicz, Borges, Baldwin, Kipling, la comtesse de Ségur, Maurois, Morand, etc.

Cet amoureux du "chaud présent de l'indicatif" (14) aborde la littérature avec le moins d'esprit sérieux possible, acceptant d'autant bien sa culture américaine qu'il vient d'un pays où ont été tout bonnement naturalisés, d'un point de vue populaire, les auteurs classiques français.

Il y a bien entendu de nombreuses interrogations suscitées par les réponses de Dany Laferrière aux questions de Bernard Magnier ; telle celle de l'image du père absent dans ses romans, et effectivement absent dans la vie réelle de l'auteur. Windsor Klébert Laferrière fut une météorite de la politique haïtienne qui termina sa vie dans la solitude, l'exil et la folie, à Brooklyn, New York (24). Ce dernier prenait la vie trop au sérieux et se complaisait dans sa posture d'exilé fondamental. Windsor Klébert Laferrière fils, dit Dany, se fera citoyen de l'Amérique tout entière, dressé à quêter le succès, à s'affirmer coûte que coûte. L'écrivain se sera-t-il déterminé suivant les voies du père, veillant à faire bégayer l'histoire tragique qui est pour d'aucuns combats perdus et exils mortifiants ?

Le critique Magnier entraînera plus d'une fois Laferrière sur le débat de la créolité qui prétend s'inspirer, selon les signataires antillais du manifeste *Éloge de la créolité*, d'auteurs haïtiens ; les réponses de Laferrière sont sans équivoque :

"...je n'ai pas envie de perdre mon temps à discuter tout le reste de ma vie de questions relatives à la colonisation ou à l'identité. Pour tout dire, je n'ai rien à foutre de la créolité, du métissage ou de la francophonie, je dois beaucoup à la société haïtienne d'avoir réglé bien avant qui je ne vienne au monde un certain nombre de questions qui restent encore brûlantes pour d'autres." (27)

Il y a chez Laferrière un refus de garder la mémoire des luttes qui ont amené à la reconnaissance du nègre ou du noir¹, une ignorance du

¹"Le nègre, c'est celui qui garde encore dans son être intime les stigmates de l'esclavage, et la blanche, c'est la chair du maître." (178). Définition très états-unisienne qui reprend la distinction entre "nigger" et "black".

contexte de ces luttes. Le confort de la relative neutralité raciale qui l'accueille hors d'Haïti lui permet de faire le transparent et d'être crédible dans cette ignorance confortable.

Questionné sur la production de ses compatriotes haïtiens, l'avis de Laferrière a la légèreté et le croustillant de la conversation de salon : il rend un hommage appuyé à Marie Chauvet, Price-Mars et Roumain ; il trouve que Jean-Claude Charles a apporté un souffle nouveau, mais est aujourd'hui fini, que Depestre est quelque peu mou et répétitif, que l'écriture de Lahens, critique incontournable, recèle du Chauvet à confirmer, que Frankétienne, malgré son opacité gênante est le champion poids lourd des lettres haïtiennes, que lui, Laferrière est champion en 400 m littéraire, etc.

Le refus forcené de Laferrière d'être lié à son pays de naissance est assez suspect ; au fond, les questions d'appartenance se règlent chez lui à leur rendement, à leur utilité pratique : "Pour finir cette histoire, je ne suis pas créole, je suis haïtien. Pour une fois que ça me sert à quelque chose." (88). Quand il dit subir "l'outrage géographique" (86) en se désolidarisant de ce qui est haïtien ou caribéen, il emprunte quasiment la même voie que son père qui lui cria que Duvalier avait transformé tous les Haïtiens en zombis. "À la limite, dit-il, je préférerais qu'on dise que je suis un mauvais écrivain tout court, plutôt que d'être qualifié de bon écrivain haïtien, caraïbéen ou exilé" (86). Il y a là tout simplement un tactisme vers le pôle identitaire le plus valorisé. Le combat des afrocentristes états-unisiens est l'illustration la plus frappante de la démarche inverse qui consiste à se rapprocher du pôle minoré ("l'Afrique n'existe pas pour moi, jusqu'à présent", 148), mais à le valoriser, avec tous les excès que comporte pareil renversement. Le fait qu'historiquement l'identification à l'Afrique ait débouché sur l'exacerbation de l'indigénisme, le noirisme et sa dérive duvalérienne sert de justification à cette négation du pôle identitaire minoré.

"Je suis un Haïtien, je suis un écrivain, mais je ne suis pas un écrivain haïtien pour autant" (107) dit Laferrière ; en somme, l'écriture n'a pas de patrie ! Y a-t-il dans ce refus de choisir un cosmopolitisme intéressé, une apatridie opportuniste, qui ne parle que la langue de celui qui paye pour lire ?

Au-delà d'un mercantilisme ou d'un esprit conquérant très états-unisien qui pousseraient l'écrivain à être de la patrie de ses lecteurs, le refus de se voir prescrire une identité qui pourrait lui aliéner une partie (la plus précieuse) de son lectorat est symptomatique d'un trauma lié à l'exil, que ne connaissent pas les non professionnels, les vrais. Depestre se sent français à Lézignan-Corbières, tchèque à Prague, brésilien à Saõ Paulo, cubain à la Havane, construisant, sans exotisme son "identité banian". Laferrière est sans conteste un professionnel, même accidentel, qui écrit ce qu'il veut et qui vit de ce qu'il écrit.